

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°19 - Mars 2016



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

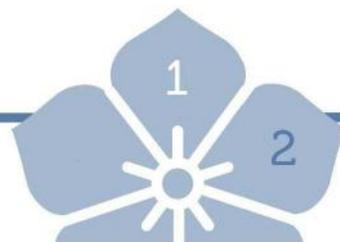
Thème : Humour

- À corps perdu, *Daniel Birnbaum* p. 5
- Du balai, *Monique Mérabet* p. 7
- Un rêve d'apesanteur, *Isabelle Freihuber Ypsilantis* p. 9
- Pas un bruit, *Marc Bonetto* p. 13



Thème libre

- Premiers pas, *Christiane Dimitriadis* p. 15
- Métamorphoses, une leçon de sagesse orientale, *Georges Friedenkraft* p. 17
- Tonton Paul et P'tit Louis, *Patrick Fetu* p. 21



L'écho de l'étroit chemin

Coup de cœur

- Du balai, de Monique Mérabet, par *Monique Leroux Serres* p. 23
- Rêve d'apesanteur, d'Isabelle Ypsilantis, par *Danièle Duteil* p. 24

Appel à textes

p. 27

Haïbun hors sélection : Une éternité figée dans l'herbe, d'*Alain Kervern*

p. 29

Interview d'Alain Kervern, par *Danièle Duteil*

p. 31



Article

- Accéder au Banquet, de Rich Youmans, traduit par *Daniel Py* p. 37

Livres

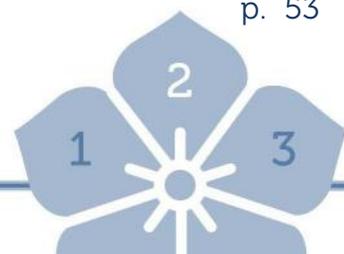
- Le chemin semé d'embûches, de Dominique Chipot, par *Monique Leroux Serres*, p. 41
- Mă, d'Hubert Haddad, par *Danièle Duteil* p. 49

La vie de l'AFAH

- Annonces – Rendez-vous p. 51
- Nos ahérents.es ont du talent : Publications p. 52

Adhésion

p. 53





Soir de printemps
de bougie en bougie
la flamme se transmet

Yosa Buson¹

Depuis 18 ans, le réveil de la nature est fêté par la grande manifestation du Printemps des Poètes : elle célèbre, du 5 au 20 mars 2016, « Le grand XX^e, d'Apollinaire à Bonnefoy – cent ans de poésie ». Comme disait Raymond Queneau :

et que je t'enrime
et que je t'enrythme
et que je t'enlyre²

Le poète n'avait pas son pareil pour la fantaisie et les pirouettes langagières, ouvrant grand les portes à l'humour, thème, pas si aisé à vrai dire, de ce numéro 19.

Le jury, composé de Gérard Dumon, Monique Leroux Serres et moi-même, a sélectionné quatre haïbun sur le sujet suggéré et trois sur un thème libre. Un choix retreint, dû au nombre plus limité de compositions reçues cette fois et sans doute aussi à la difficulté d'adapter au haïbun un ton moins coutumier.

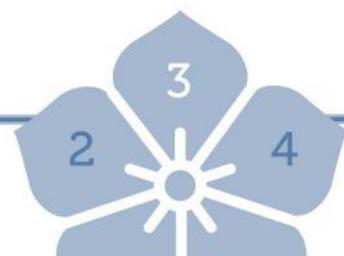
Dans *À corps perdu*, Daniel Birnbaum erre dans une réalité quotidienne soudain traversée par l'étrangeté, qui déforme la réalité et génère l'inquiétude de l'homme : une ambiance fantastique autant que fumeuse, ponctuée de jeux de mots et de haïkus ajoutant encore au mal-être général... jusqu'à la chute finale.

Avec *Du balai*, Monique Méribet soliloque autour de l'instrument de ménage ; mais pas question de s'en laisser compter et d'autoriser « le matériel » à envahir l'espace domestique... quand retentit à la fenêtre le chant de l'oiseau, ou qu'une bulle de savon crève nonchalamment au bord de l'évier : Monique Leroux Serres, dont le coup de cœur s'est porté sur ce texte, relève le ton badin de la narratrice qui, malgré sa toute relative bonne volonté pour ressembler à une parfaite ménagère, décide finalement de laisser place à la poésie, haïku à l'appui.

Un rêve d'apesanteur, objet de mon coup de cœur, décrit la « fan attitude », dans les comportements aussi excessifs que ridicules qu'elle génère. On y apprécie la justesse de l'analyse d'Isabelle Freiherber-Ypsilantis, mêlée à un humour fin : prose et haïkus abondent dans le même sens : les petits poèmes jouent même les points d'orgue, soulignant l'absurde, ou précipitant la chute, au propre comme au figuré.

La première tranche de sélection s'achève « dans le compotier », clin d'œil de Marc Bonetto, en forme de « bref » incisif, intitulé *Pas un bruit*.

-
1. *Anthologie du poème court japonais*, présentation et traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu, Poésie / Gallimard, 2006.
 2. Raymond Queneau : in *L'instant fatal*, 1948.





Les trois haïbun du thème libre sont très différents. *Premier pas*, de Christiane Dimitriadis, entraîne promeneurs et promeneuses vers un monde idéal, où la différence ne pose pas problème et où l'entraide est de mise. Suit *Métamorphoses, une leçon de sagesse orientale*, de Georges Friedenkraft, haïbun didactique et poétique, invitation à « plonger, par la musique de mots, dans la transparence existentielle ». Enfin, Patrick Fetu se tourne vers la mer, laissant monter, quand vient le soir, la voix et les souvenirs de *Tonton Paul et P'tit Louis*, deux anciens marins.

Toujours dans la rubrique « haïbun », j'ai le plaisir de présenter « Une éternité figée dans l'herbe », premier haïbun d'une série de dix haïbun d'Alain Kervem, consacrée au monde minéral, et intitulée *L'immense clarté des profondeurs*. Suit un entretien avec l'auteur, relatif au haïbun, à sa perception du monde naturel, à la création au sens large du terme...

Daniel Py propose, sous le titre *Accéder au banquet*, un article sur le haïbun lié, traduction par ses soins d'une analyse de Rich YOUMANS, extraite de la revue roumaine *Albatross*, et publiée en 1999.

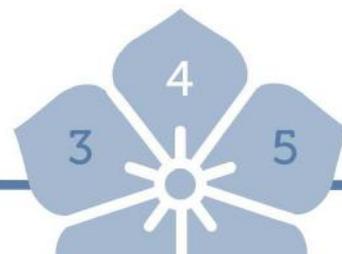
Dans la rubrique « Livres et lectures » Monique Leroux Serres commente la pièce de théâtre, intitulée *Le chemin semé d'embûches*, de Dominique Chipot, publiée par L'Échappée Belle, fin 2015. Pour ma part, je présente *Mã*, roman d'Hubbert Haddad, consacré au haïjin Santôka et paru aux éditions Zulma, qui avaient déjà publié *Le peintre d'éventail* et *Les haïku du peintre d'éventail* en 2013..

La fin de ce numéro regroupe les rubriques habituelles : « Vie de l'AFAH », « Annonces », « Rendez-vous », « Nos adhérent.es ont du talent ».

Bonne lecture !

P. S. À l'heure où j'achève cet éditorial, parviennent sur les ondes, une fois de plus, les affreuses nouvelles des attentats perpétrés à Bruxelles. C'est avec une immense tristesse que je me recueille, songeant aux victimes et aux familles endeuillées. Je leur dédie le haïku de Buson placé en entête.

Danièle Duteil



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "



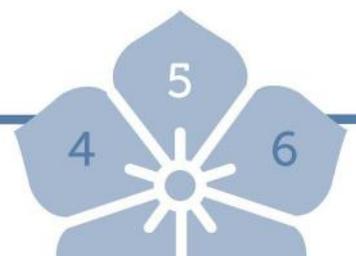
À corps perdu

Je ne devais pas avoir les yeux en face des trous lorsque j'avais choisi de traverser ce quartier. Il n'y avait personne, ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Je m'étais retrouvé seul. Si j'avais eu plus de nez j'aurais pris un autre itinéraire. J'avais la gorge sèche. Et un peu les jambes en coton, il faut bien le dire. Est-ce qu'inconsciemment j'avais envie de me faire peur ? Oui, sans doute, mais je ne voulais quand même pas avoir peur à me faire dresser les cheveux sur la tête. Une nuit noire, une peur bleue. Pas pour moi. Un soir tranquille, une petite inquiétude, là oui. Revigorant. Fantasmatique. Alors je laissais libre cours à mon imagination. Facile, elle a une fâcheuse tendance à s'emballer dès que les circonstances ont chassé la routine et l'ennui quotidiens. Toujours personne dans ces rues. Au moins je n'étais pas obligé de jouer des coudes. Bizarre quand même. Et cette humidité qui tombait. Insidieusement. Mais après tout il n'y a pas d'autre façon pour une humidité de tomber quand elle ne veut pas se prendre pour une pluie. Même s'il ne pleuvait pas, j'étais trempé jusqu'aux os. Le froid me bloquait un peu l'esprit.

Premier froid
première écharpe
l'impression de me pendre

Qui de l'imagination ou de l'humidité allait gagner ?... Je devrais peut-être faire demi-tour. Il est plus facile de prendre ses jambes à son cou que son courage à deux mains. Surtout lorsqu'il n'y a personne. Pas de témoins, pas de honte. Je m'arrangerai après avec ma conscience. Je n'aurais qu'à dire qu'elle a été victime de mon imagination. Je n'aime pas avoir honte. C'est encore pire que d'avoir simplement peur. C'est une peur qui se voit... Et voilà, je me suis perdu. Quel dédale ! Je croyais connaître ce coin, c'est bien fait pour moi. Il faut que j'arrête de me plaindre. Je n'aurais pas dû venir, venir seul, venir par là. Et puis non, ce serait trop facile. J'y suis, j'y vais. Je ne vais pas me mettre martel en tête. Voilà, ça va mieux. Il suffisait de se le dire. Allez, allez, je suis gelé mais n'ai pas froid aux yeux....

Sur un mur un tag
ne pas fumer
sauf calumets de la paix



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "

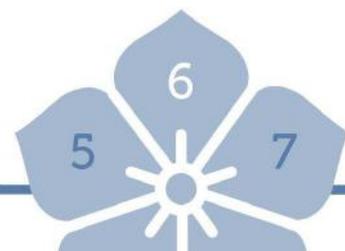
Mais... j'entends du bruit. Ne pas s'arrêter surtout, sinon je ne pourrais plus faire un pas. Ça me ferait du bien pourtant. J'ai les pieds en compote. Ce bruit ! Mon cœur bat la chamade. Ouf ! Ce n'est qu'un chat qui fouille les poubelles. Chat mad ! Il est seul lui, il n'a pas peur pourtant. Je lui donnerais bien ma langue pour savoir où je me trouve. Maintenant la nuit est noire. Le chat est blanc. La poubelle est renversée. Je suis rassuré. On n'y voit goutte. Je me dégoutte. Le chat est de gouttière...Mais, il me semble que j'entends des voix. Ça me glace le sang. Mon estomac se noue. À moins que ce ne soit ma gorge. Je suis à deux doigts de m'évanouir. Il faut que je me cache. Vite ! Une porte cochère. Il n'y a plus de cocher mais je suis caché. Je m'appuie sur la porte. Et sur la sonnette par mégarde. Justement j'y suis. Sur mes gardes. Une voix répond. Mon sang (glacé) ne fait qu'un tour. C'est la voix de ma femme.

« Mais chéri, tu en mets bien du temps pour descendre les poubelles ? »

Daniel BIRNBAUM (Belgique)



Tournicotis, 2014



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "



Du balai

De tous les instruments de ménage, c'est le balai que je préfère. Rien qu'à le voir, avec sa débonnaire tignasse en brosse, j'imagine qu'il suffirait d'un mouvement, d'un seul, pour que mon carrelage soit propre et net. Il suffit d'imaginer ; il n'est pas nécessaire de s'en saisir. Il fait si bien dans le décor, qu'il soit appuyé en vigie, au chambranle d'un placard, ou posé au mur de la véranda, à portée d'un liseron qui ne manquera pas de s'y enrouler.

Corvées ménagères
le chant de l'oiseau
fait le tour de la maison

Parfois je m'affaire : je prends l'air pénétré que je vois les autres prendre, celles qui sont fées du logis dans l'âme (il y a peut-être un gène ?), celles qui traquent le moindre grain de poussière, la moindre feuille tombée, celles qui, d'un doigt léger, savent mettre la touche finale pour une maison nickel.

Intérieur chic
la perfection du bouquet
fleurs artificielles

J'ai même revêtu l'ample robe-tablier à fleurs de l'emploi : directement acquise auprès d'une vénérable maison de vente par correspondance, spécialiste de la ménagère de 7 à 77 ans.

J'ai adopté tour à tour, le balai à vapeur, l'aspirateur karcher, le chiffon multifibre qui capte la saleté... et autres gadgets high tech le plus souvent offerts par de pieuses tantes secourables. J'ai toujours été désespérément déçue.

Pile d'assiettes
sur le rebord de l'évier
une bulle

Je savoure l'instant où, appuyée à mon balai, je médite. L'ange-démon des vertus ménagères fait alors une pause et laisse libre cours à mes pensées irrévérencieuses. Les corvées ménagères resteront toujours, à mes yeux, une activité annexe, superfétatoire, nocive à la qualité de la vie.



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "

Comment en sommes-nous arrivées à nous laisser ainsi piéger ? À nous entourer de tant de murs, de parquets, d'objets, qu'il faut peindre, repeindre, briquer, dépoussiérer ? Pourquoi ces vêtements qu'il faut repasser ? – Attention aux plis ! – Cette vaisselle éternellement à recommencer ?

J'essaie de rester concentrée sur ma serpillière – super-absorbante, qui nettoie tout sans efforts, en un tournemain... Menteurs ! –

J'essaie de ne pas penser à tout ce qu'il y a d'agréable à regarder, à écouter, à créer. Je soupire en imaginant la chienne nonchalamment étendue au soleil, sa balle à côté d'elle... et je crois entendre déjà le vrombissement de l'aspirateur : tous ses poils sur le tapis ; nous allons vers l'été et elle se dépouille de sa fourrure superflue.

Heureusement, mon vieil ennemi le temps, au grand galop de sa course effrénée, vient à mon aide... à son insu.

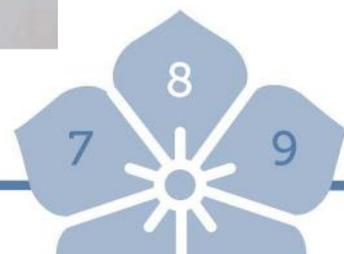
Je compte les coups. Je feins de m'étonner : « Déjà 11 h ? Ah ! Il est grand temps de m'arrêter. » Même si je n'ai rien fait. Toujours remettre à demain ce que l'on peut ne pas faire aujourd'hui.

Clin d'œil à l'horloge
encore un quart d'heure
pour un haïku

Monique MÉRABET (La Réunion)



À faire sécher, aquarelle





Un rêve d'apesanteur

En 1969, il a dix ans. La télévision est sa seule passion. Un beau jour, il assiste, subjugué, aux premiers pas de l'homme sur la lune. Une révélation ! Sa vocation est née : astronaute amateur.

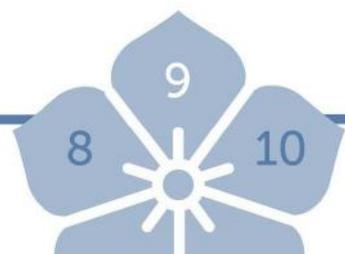
Depuis, il s'habille en tenue de bibendum boursouflé, accroche quantité d'objets au plafond, boit à l'aide d'une paille et avale des aliments lyophilisés qu'il empile sur une étagère. Son berger allemand s'appelle Laïka, en hommage au canidé soviétique envoyé dans l'espace, jamais revenu. Il vit aussi avec une chatte, Apollette, trouvée, par une nuit étoilée, dans une benne à ordures. Les chats deviennent, comme le reste, des biens de consommation. Une touffe de poils en moins et hop, à la poubelle ! Une honte !

Il consacre ses dimanches au planétarium du Palais de la découverte. Il ne voit ni amis, trop terriens à son goût, ni petite amie. À la rigueur, il aurait pu supporter une astrophysicienne, mais la rencontre n'a jamais eu lieu. Sa famille le trouve infréquentable, "trop grave", comme ils disent.

Chaque soir, il visionne "2001, l'Odyssée de l'espace" et parle à son ordinateur, un dénommé HAL. Malheureusement, ce dernier reste obstinément muet. Il n'a pas encore acquis le moindre langage élémentaire. Un unique poster, dédié à Gagarine, son idole, décore sa chambre. Il y passe des nuits blanches à tenter de percer le secret de la matière noire.

Profession : grutier. Il a choisi ce métier pour se rapprocher du ciel et des galaxies. Là-haut, il plane et oublie le monde d'en bas.

Depuis ses jeunes années, il rêve de voler. Mais ces derniers temps, il se réveille en sueur, la nuit, à cause d'affreux cauchemars où un bel oiseau est poursuivi par un chasseur débile. Alors, c'est décidé, il aura des ailes, mais pas en plumes. Il va passer son brevet de pilote de coucou. Il se voit déjà décoller dans le bruit assourdissant du moteur, un panache de fumée derrière lui, monter à pic vers le ciel et planer dans les nuages vaporeux.



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "

Vu le coût exorbitant des cours de pilotage, il doit amadouer sa vieille mère, délaissée depuis fort longtemps. Il lui jouera le jeu de l'enfant repent, bourré de remords et sans le sou. Alors, par un froid matin de décembre, il s'assoit sur la banquette inconfortable d'un train de banlieue en direction de sa cité natale, lieu de souvenirs d'enfance qu'il qualifie d'oubliables.

Le cœur débordant d'espoir, il sonne à la porte blindée avec son plus beau sourire et des mots tendres au bord des lèvres. Quelle surprise ! Une femme splendide apparaît, auréolée d'une chevelure rousse, le fixant de ses yeux verts et s'étonnant devant cet inconnu. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de la nouvelle épouse de son père, divorcé depuis trois ans.

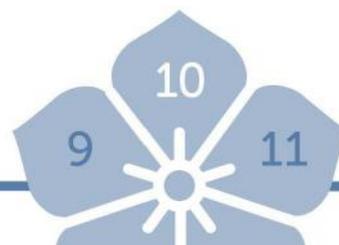
Bredouille, sous le charme de sa belle-mère, mais désespéré de voir ses projets s'envoler avant lui, il reprend le train en sens inverse. Le soir même, esseulé, titubant sur le macadam, il s'effondre au pied d'un réverbère, ivre mort.

*peu soucieux
de l'homme endormi
le chien lève la patte*

En s'éveillant, le premier objet qui vient frapper son œil tout juste entrouvert est un géranium desséché, placé sur le rebord de la fenêtre. Or, aucune plante n'a jamais trouvé place dans son appartement. Étrange ! De surcroît, une douleur lancinante envahit sa pauvre tête.

Il lui faut quelques secondes pour distinguer, penchée sur lui, une silhouette à la minceur modérée, qui lui demande, d'une voix criarde, s'il est enfin réveillé. Il reconnaît alors le timbre si particulier de la concierge de l'immeuble. Songeant avec inquiétude à la nuit passée en cette compagnie peu flatteuse, il se lève subitement et s'enquiert, d'une voix blanche, d'explications.

La nuit même, vers 2 heures, de retour du bar "À la rescousse" et trébuchant sur un tas de vêtements, la concierge s'était aperçu qu'ils contenaient l'individu du troisième étage. Renonçant à le pousser dans l'escalier, elle s'était contentée, d'une chiquenaude, de le basculer sur le vieux canapé de sa loge. Sa compassion s'était limitée à la pose d'un sparadrap sur sa tempe dégamie.



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "

Rassuré et balbutiant un vague remerciement, il se lève et s'empresse de sortir de ce guépier, à la vue du sourire enjôleur de la dame, qu'il sait veuve depuis des lustres. Séance tenante, il décide de renoncer à toute boisson alcoolisée qui puisse l'entraîner sur un terrain aussi glissant.

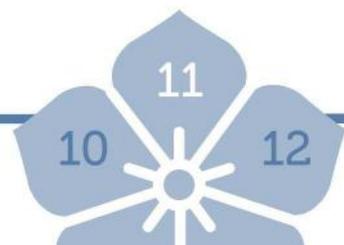
Depuis ce jour maudit, la concierge le poursuit de ses assiduités. Il a beau varier ses horaires et coller aux murs, rien n'y fait, il la croise régulièrement. À croire qu'elle le guette jour et nuit derrière son judas. Elle l'attire dans sa loge sous le moindre prétexte : un petit apéritif, un café bien fort, une part de galette faite maison, un repas à la bonne franquette. Jusqu'à maintenant, il est parvenu à lui échapper en prétextant d'affreuses migraines, des retards considérables dans son travail, des rendez-vous de la plus haute importance. Mais il ne sait plus quoi inventer.

En ce matin du 09 janvier 2016, il se rase soigneusement devant le miroir de la salle de bains tandis que le transistor égrène les nouvelles. Tout à coup, le rasoir lui entaille le menton avant de lui tomber des mains. Stupeur ! La mort de David Bowie ! La deuxième idole de sa vie, celui qui a accompagné sa jeunesse, le créateur de Ziggy Stardust, l'auteur de "Life on Mars" et du "Major Tom", ne peut avoir rendu son dernier souffle ! Et pourtant, si, en ce triste jour, il est parti rejoindre les étoiles.

Alors, déprimé jusqu'au tréfonds de l'âme, il prend une décision irrévocable. Ce soir, en rentrant, il rendra visite à la concierge...

*l'odeur du passé-
la pochette d'un vieux disque
sous l'oreiller*

Isabelle FREIHUBER-YPSILANTIS (France)



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "



Où est-il ? Terres naturelles, mars 2016

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " l'humour "



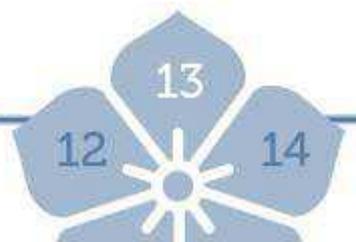
Pas un bruit

Clin d'œil

Pas un bruit dans le compotier
Au cœur de la pêche
Un vers se régale

J'ai fréquenté une noisette qui se rêvait noix de cajou, ou de coco selon les jours.

Marc BONETTO (France)



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Nuée paradisiaque, multi-techniques, 2012.

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Premiers pas

Dans mon quartier, les magasins ferment les uns après les autres... Impossible désormais de trouver chaussures à son pied, de dénicher le moindre livre. Si ça continue, on n'aura même plus l'occasion de parler chiffons.

Je vous laisse imaginer ma stupéfaction, l'autre soir, quand des lumières ont attiré mon regard à deux pas du centre commercial en friche...

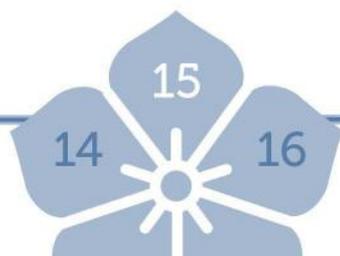
empruntant de nuit
le sombre raccourci
un ver luisant

Je me suis approchée, attirée par une enseigne aux lettres enluminées sur bois peint : « Racommodage de petits bonheurs ». Une affiche complétait l'ensemble, vantant "un stock de rêves" pour réparer "les cœurs brisés". Aussitôt, je me suis sentie prise d'un haut-le-cœur. Quelle mièvrerie pouvait bien se cacher sous ce titre aguicheur ? Une voix intérieure scandait "Laisse, poire ! Passe ton chemin !" D'autant que les clients n'avaient pas l'air de se presser...

Mais la jeune fille à l'entrée, au visage encadré de boucles, m'a adressé un long sourire mystérieux. Irrésistible. Elle m'a laissé errer à ma guise dans des rangées de graines surprenantes, striées, étoilées ou encore bigarrées comme des agates. Une collection, me suis-je dit, de pierres semi-précieuses, assorties de graines en voie de disparition.

boule de pissenlit
happée par un tourbillon
ombrelles en voltige

Soudain, j'ai cru percevoir des conciliabules dans une pièce voisine... et j'ai dû ouvrir de grands yeux. Me prenant simplement par la main, la jeune fille m'a entraînée à travers un long corridor dans un espace attenant où des gens de tous âges s'activaient en tous sens.



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Dans un coin, des vieillards montraient à des gamins comment fabriquer un cerf-volant. Là, des femmes expliquaient à trois étudiants les secrets du mille-feuilles. Une vidéo présentait la greffe du poirier sauvage. Garçons et filles s'entraînaient à mettre un moteur en marche. Près d'une grande dame, un jeune Chilien apprivoisait le point d'épine. On se serait cru dans une ruche où chacun avait son rôle et suivait avec émerveillement.

au cœur de l'hiver
le poêle – une odeur
de pain d'épices

J'ai compris alors qu'il se passait dans cette arrière-boutique un miracle de communication, un savant partage de savoir-faire. Une jeune Asiatique aux tresses régulières montrait un cahier à une jeune femme enturbannée qui, de ses larmes, transformait les taches d'encre en myriades de fleurs.

brouillard alentour
au détour d'un virage
coup d'éponge

Comme je cherchais à me faire une place, une femme âgée et une petite Africaine se sont écartées. Dans un vase un bouquet de crayons. Ensemble, nous avons dessiné un monde à notre façon et peu importait la mine de chacune. Je me suis fait deux amies et je n'ai plus qu'une hâte : élargir mes connaissances.

Christiane DIMITRIADIS (Grèce)





Métamorphoses

une leçon de sagesse orientale

Pour Dao Yi

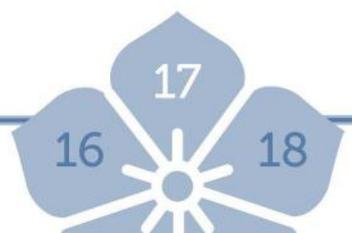
Non, je ne vais pas vous conter une histoire à la Kafka où un être humain se métamorphose en insecte. Non, c'est ici justement tout le contraire.

En espagnol, « Formose » veut dire « la magnifique ». Dans la vallée des papillons, près de Hualien, sur la côte est de Taïwan, on peut admirer des espèces superbes de lépidoptères, comme le papillon à queue d'hirondelle, dont les ailes postérieures ressemblent à celles d'un oiseau. C'est étonnant comment une promenade dans les montagnes taïwanaises peut entraîner vers des horizons métaphysiques inattendus.

*Matin d'outre jungle
dans la lumière diaphane
l'envol de la grue*

Le jeune garçon parcourait la campagne autour de Changhua, de l'autre côté, sur la côte ouest de Taïwan, là où, depuis des décennies, les pêcheurs cultivent les huitres. Il s'aventurait notamment dans les champs de coton où, silencieux parmi les plantes, il aimait particulièrement s'attarder à écouter le bruit insolite que font les fleurs de coton quand, d'un crac tout sec, elles éclatent, pour libérer leur somptueuse cargaison de blancheur. Une aventure qui déjà portait discrètement l'enfant à saisir en profondeur les bruits du monde.

*Ginkgos, épiphytes
nous portons l'habit des plantes
fils de canopée*



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Avant de devenir cet insecte aérien et coloré que nous admirons, le papillon subit une vie simple et digestive, collé à sa plante nourricière, vêtu de la modeste enveloppe d'une chenille, certes parfois très belle, mais verrouillée sur son estomac. Il ne quitte jamais l'univers horizontal.

Le vent soufflait en bourrasques près du phare de Changhua. Assis devant des tasses de thés précieux et parfumés, les poètes en savouraient les arômes tout en écoutant, sur l'estrade, leurs collègues déclamer des poèmes en anglais, en chinois, en mongol, en espagnol... C'était l'une des sessions du congrès mondial des poètes, auquel je participais, et le vent s'y était invité. Ses baisers froids et humides s'accrochaient aux cheveux multicolores des participants. Bientôt la cape immense du crépuscule envelopperait le phare comme les poètes. Des vers du poète Yu Hsi me revinrent : « Le cœur divin de Bouddha se reflète dans les rayons de la lune. Les flots de l'océan et le vent jouent une symphonie. »¹

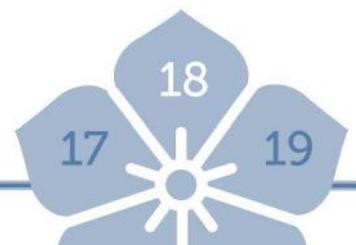
La chenille n'est pas la seule à se métamorphoser en un être aérien. Le lotus aussi abandonne les eaux boueuses de l'étang pour s'épanouir en léchant goulument la lumière du soleil. Toute chrysalide est, pour nous tous, humains, l'antichambre de la verticalité.

*Concert de grenouilles
les effluves des marais
ont un goût de miel*

J'ai retrouvé le jeune rêveur qui parcourait les champs de coton. Je l'ai retrouvé à Hualien, de l'autre côté de l'île, où il est devenu moine bouddhiste. Il porte maintenant la robe safran des sages et a voué sa vie à Guanyin, la déesse de la compassion. Celle qui protège, d'un même élan, hommes, plantes et animaux.

*La pie ou la louve
mêmes joies mêmes douleurs
mêmes fleurs du rêve*

¹ Yu Hsi, vers extrait du poème « La route », dans *Poetic Encounter*, sous la direction d'Ernesto Kahan, La Jointée éditeur, Paris, 2010, p 245.



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

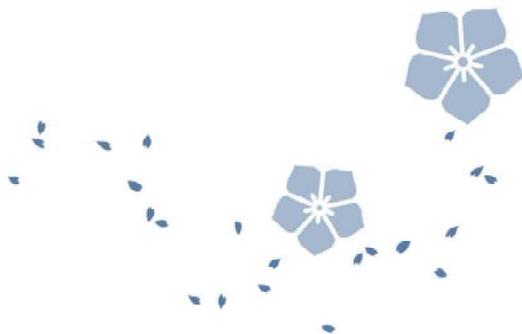
Sélection : thème libre

Vous l'aurez compris : le message que je reçus, moi le fils du couchant, de ce contact avec l'Extrême-Orient, fut particulièrement bénéfique. Guidé par ces penseurs d'Asie, moi, chenille aveugle et attardée, je débutai une route qui devait être longue, si j'en crois le poète Yu Hsi, vers un état plus aérien ou plus vertical. Comme la fleur naît de la graine, l'homme émerge de sa chrysalide. Il naît chenille et s'envole ensuite vers les horizons de l'imaginaire, ceux qui portent plus loin que la raison, ceux qui transcendent le sens des mots comme le vécu des cinq sens. Toute étape accomplie vers les nuages est salutaire. C'est la leçon que j'ai retenue du bouddhisme taïwanais, de l'esprit de cette île magique, où se rencontrent deux océans et où se rejoignent poésie et spiritualité. Les doctrines monothéistes sont parfois récupérées par le diable, comme ce fut le cas lors des guerres de religion ou de l'inquisition. Le bouddhisme, lui, reste une source permanente de sagesse et de bonté.

Poètes, mes frères, sachons plonger, par la musique de mots, dans la transparence existentielle. Sachons trouver, dans l'instant qui ruisselle en nous, la légère pesanteur de l'être. De son sourire paisible, Guanyin, assise sur sa fleur, nous y encourage.

*Blanche de tendresse
émergence dans l'eau glauque
la fleur du lotus*

Georges FRIEDENKRAFT (France)



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Autoportrait, photo-graphisme, 2013

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Tonton Paul et P'tit Louis

*Foyer des Anciens –
peut même plus fumer
ou bien sortir*

Avec P'tit Louis, un vieux de son âge, ils sont allés sur le quai partager le tabac.
Là au moins ça bouge et ça sent bon la mer.

*foyer du marin –
aux murs quelques vieilles croûtes
pour de vieux croûtons*

Col relevé, brûle-gueule ou roulée au coin des lèvres, face à l'océan...

« Toujours lui faire face » dit Tonton Paul.

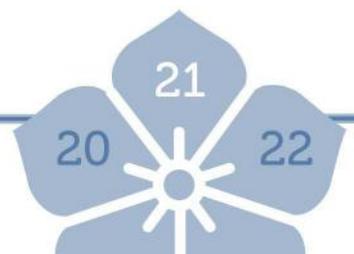
« Peut pas faire autrement, il est tout autour, sauf quand on rentre au port »
ricane P'tit Louis.

*à regarder la mer
le granit dur et froid
peu importe*

Et voguent les souvenirs, les bons comme les mauvais...
Des noms de vieux copains, qui pour la plupart manquent à l'appel, remontent
à la surface.

Un comble pour ceux qui sont restés en mer !
Des noms d'hommes toujours rattachés au nom d'un bateau.

V'là-t'y pas qu'au foyer y'a des jeunots de 70 – 75 qui viennent taper le carton
l'après-midi, avec leurs histoires à eux !
Ça ressemble aux leurs mais « c'est pas pareil » !



L'écho de l'étroit chemin

Mars 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Les premiers réverbères commencent à s'allumer...

*au bout du quai
juste une poignée de mains
"Kenavo"*

Patrick FETU (France)





Coup de cœur

Du balai..., de Monique MÉRABET

Par Monique Leroux Serres

Le titre nous amène à attendre un essai...

Seul déjà, le premier paragraphe suffirait à faire un beau haïbun ; clos par une petite merveille de haïku, il attire notre attention sur le chant d'un oiseau, qui fait aussi le tour de la maison.

L'écriture épouse un ton badin. Le propos reste léger; on ressent beaucoup d'air, et de liberté.

On surfe sur les clichés liés au balai: "le tablier à fleurs de l'emploi", les spots publicitaires du ménage, le catalogue de quincaillerie, les habitudes liées au milieu... Et l'on échappe au poids du quotidien, avec l'humour bien sûr, mais aussi avec la poésie : "à portée d'un liseron qui ne manquera pas de s'enrouler (on pense au seau du puits de Chiyo-ni) ou avec la philosophie:

"Je savoure l'instant où, appuyée à mon balai, je médite" et cette profonde réflexion, qui nous éveille, sur ce besoin de s'entourer d'objets, de meubles, de murs...

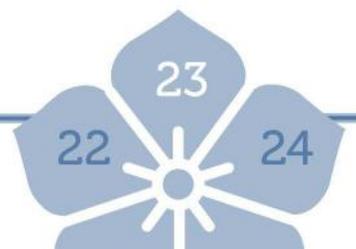
Du début à la fin, le texte joue sur différentes voix qui s'entremêlent, voix intérieure comme voix extérieures. Tout vibre, tout bouge, avec beaucoup de points d'interrogation, d'exclamation... et cette façon irrévérencieuse d'utiliser un proverbe à l'envers "Toujours remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui".

Pour finir, l'auteur laisse le dernier mot à la poésie et au "haïku".

La forme du haïbun convient parfaitement à ces échappées du quotidien par des pensées fugitives.

On sourit à chaque phrase, et on se prend d'amitié pour un balai.

M. L. S.





Un rêve d'apesanteur, d'Isabelle Freihuber-Ypsilantis

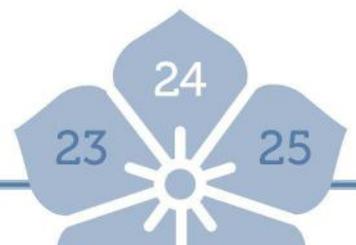
Par Danièle Duteil

Ce rêve d'apesanteur m'a beaucoup amusée. Et pourtant, le thème abordé, « la fan attitude », n'est pas forcément drôle puisqu'il traite d'un état quasi pathologique.

Depuis l'exploit de Neil Armstrong qui, le premier, foula la surface de la lune un jour de juillet 1969, notre homme s'est entiché de tout ce qui touche à l'espace. Un des ressorts du comique est la caricature. Isabelle Freihuber-Ypsilantis en est bien consciente, qui brosse à plaisir le portrait d'un personnage absolument ridicule. Malgré les efforts qu'il déploie pour se donner les moyens de ses ambitions, *tenue de bibendum, aliments lyophilisés, visites au planétarium...* le pauvre énergumène, « un peu » lourd il faut l'avouer, ne décolle toujours pas. L'auteure procède par accumulation, chaque détail tirant un peu plus vers le bas celui de qui la tête frôlait déjà la voûte céleste : chienne nommée Laïka, chatte Apolette, mépris de ses semblables jugés *trop terriens*, et pour couronner le tout, il a embrassé la profession de *grutier*, censée l'élever au-dessus de l'humaine condition. Près de toucher son but, à savoir piloter un *coucou* qu'il songe « délicatement » à faire financer par sa vieille mère délaissée depuis des années, le voilà qui retombe, après beuverie, les pieds et le derrière sur terre, lamentablement affalé au pied d'un réverbère, où il subit à son insu les derniers outrages :

*peu soucieux
de l'homme endormi
le chien lève la patte*

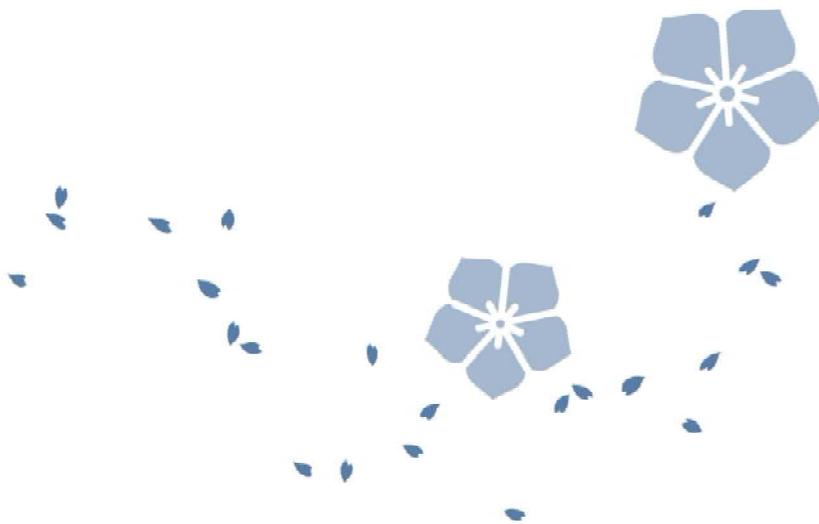
Double peine, double chute. L'habile conteuse se sert du haïku pour diriger sur le sujet déchu un cruel projecteur, qu'il aurait certes souhaité tout autre. Le récit ne cesse de rebondir, de situation cocasse en situation cocasse, jusqu'au coup de théâtre final, appuyé encore d'un haïku savoureux aux relents amers du passé, à dix mille lieux en dessous du spectacle des galaxies tant convoité.



Chaque haïku, ou plus exactement senryû, ajoute au portrait, déjà haut en couleur, sa touche malicieuse, pointe de rouge destinée à rehausser le tableau, s'il en était encore besoin.

Donner dans le registre de l'humour est difficile, d'autant plus s'agissant d'un genre exigeant comme le haïbun. Isabelle Freihuber-Ypsilantis y réussit à merveille, se rapprochant de la nouvelle, parfaite pour aborder la satire et manier l'ironie. Dans cette caricature réussie, pas très éloignée de la réalité finalement, nombre de contemporains pourraient bien de se reconnaître.

D.D.



L'écho de l'étroit chemin



Drôle de bonhomme, 2013



Appel à textes

Haïbun

L'écho de l'étroit chemin n° 20, juin 2016, (échéance : 1^{er} mai 2016)

- L'étrange
- Thème libre

L'écho de l'étroit chemin n° 21, septembre 2016, (échéance : 1^{er} août 2016)

- Naissances et berceaux
- Thème libre

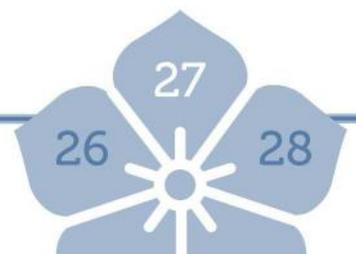
L'écho de l'étroit chemin n° 22, décembre 2016, (échéance : 1^{er} novembre 2016)

- L'arbre
- Thème libre

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun lié, à deux ou plusieurs voix.

Envoi à echo.afahCHEZyahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication.





Manchots empereurs, aquarelle, 2013



L'immense clarté des profondeurs

Haïbun I, « Une éternité figée dans l'herbe »

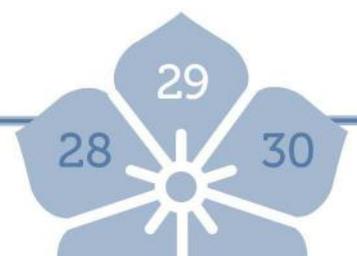
Extrait de la série des dix haïbun d'Alain Kervern

La rencontre avec un rocher est-elle l'entrée dans une autre histoire, une histoire dont nous ne saurions pas grand'chose ? A contempler un rocher que l'on suppose amical, on provoque sans le savoir un heurt frontal avec la réalité la plus élémentaire, la plus brute, la plus en conformité avec l'implacable logique de l'univers et de la marche des astres. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'un rocher a toujours l'air vaguement menaçant, mais qu'il semble empêché de mettre sa menace à exécution. Une impression confuse d'écrasement se dégage de cette masse obtuse dont, rapidement, on ne perçoit plus qu'une éternité figée dans l'herbe.

Mais son immobilité ne fait qu'un instant illusion. Du rocher jaillissent sans cesse des images, des fantômes et des apparitions. Il diffuse autour de lui d'étranges rumeurs, il provoque des faits divers incroyables. Les alentours d'une pierre aux dimensions gigantesques bruissent d'histoires fantastiques. La densité de cette présence minérale dégage une énergie sauvage, une véritable rage rentrée, dont la violence géologique se lit dans les moindres replis de son grain. Au contact du granit, la réalité devient légende. Ne dit-on pas d'un chaos de rochers qu'il serait l'antique trace d'un cataclysme, d'un ancien firmament qui se serait effondré ? On imagine aisément que cette concentration extrême de matière pourrait être le résultat de l'implosion d'un monde inconnu, d'une étoile qui s'amenuiserait jusqu'à ne plus être qu'un point.

La présence d'un rocher, si démesuré soit-il, dépend de sa capacité à concentrer son énergie, tel un « trou noir ». Il doit aimer l'espace autour de lui, allant même jusqu'à happer les lumières d'un crépuscule ou la limpidité d'une aurore. Il doit attirer à lui toute forme d'énergie passant à sa portée. Gare au randonneur perdu dans la brume.

*Le large se déchire
quand les rochers
se taisent*



L'écho de l'étroit chemin

Extrait publié avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Les dix haïbun d'Alain Kervern, regroupés sous le titre *L'immense clarté des profondeurs*, peuvent être lus en ligne en suivant le lien suivant :

<http://www.cequireste.fr/alain-kervern/>

La revue *Ce qui reste* est coéditée par Cécile A. Holdban et Sébastien de Cornuau-Marcheteau. Elle propose chaque semaine de découvrir un auteur, ouvrant également son espace à des artistes plasticiens.





Interview d'Alain Kervern

Par Danièle Duteil

Bonjour Alain,

La lecture de vos dix haïbun, regroupés sous le titre *L'immense clarté des profondeurs*, m'a passionnée, m'inspirant bien sûr de nombreuses questions.

On parle beaucoup aujourd'hui du haïku, devenu très en vogue sur tous les continents, moins du haïbun, encore peu pratiqué, notamment dans la francophonie. Pouvez-vous proposer une brève définition de ce genre ?

C'est un court texte en prose, méditation ou description, dont un haïku final cristallise une impression, une sensation, une émotion dominante ou non dans le corps du haïbun.

Le cadre de *L'immense clarté des profondeurs* est le Parc régional d'Armorique, que vous avez arpenté en long et en large au début de l'année 2004, écrivez-vous. Pourquoi décidez-vous maintenant seulement d'organiser vos haïkus et impressions jetés alors sur le papier ?

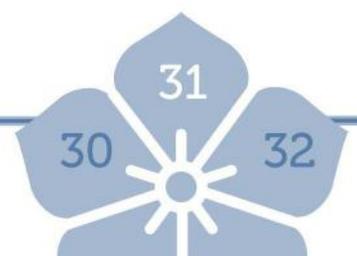
L'éditeur qui devait publier ce texte étant mort, j'ai préféré laisser les choses mûrir en l'oubliant. Le hasard des rencontres (est-ce un hasard?) m'a fait découvrir les très beaux haïkus de Cécile Holdban, avec qui je suis resté en contact. Et à l'occasion de la création de la revue en ligne « Ce qui reste » qu'elle a lancée, je me suis souvenu de ce texte qui a trouvé sa place dans la revue.

Le haïku est-il le point de départ du haïbun, ou bien naît-il dans l'étoffe de la prose ?

Ici, le haïku n'est pas le point de départ du haïbun. Il procède comme ce dernier d'une ascèse personnelle, mais qui vient en contrepoint du texte en prose. Haïbun et haïku sont un peu comme le chant et le contre-chant du « kan ha diskant¹ », à la différence qu'ici, ce n'est pas une répétition du chant à danser, mais il naît comme vous le dites si bien dans « l'étoffe de la prose ».

Partagez-vous la pensée de Roland Barthes estimant que le haïku constitue une prise de notes, un bon point de départ pour la construction d'un roman ? – De tout autre développement littéraire, sans doute ?

¹ *kan ha diskant* (littéralement « chant et déchant ») : en Bretagne, technique de chant consistant à reprendre une phrase mélodique en alternance entre deux chanteurs (NDR).



L'écho de l'étroit chemin

Non, je ne pense pas du tout comme Roland Barthes. Je suis souvent en désaccord avec ce qu'il dit. Qu'est-ce qu'un haïku ? C'est un phénomène d'écriture qui est la manière particulière dont chacun d'entre nous peut évoquer une histoire sans cesse renouvelée, celle de notre prise de conscience de la réalité.

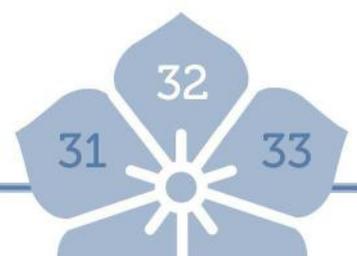
Dans votre préambule, vous annoncez une série de dix haïbun, quand je verrais plutôt un seul long haïbun composé de plusieurs parties, comme c'est le cas par exemple pour *La Sente étroite du Bout-du-Monde* de Matsuo Bashô. Qu'en pensez-vous ?

Chaque texte correspond au témoignage d'une expérience de rencontre unique avec le monde minéral. J'ai souhaité avec ce découpage montrer combien chaque rencontre avait un caractère exceptionnel et particulier. Le découpage est celui de dix rencontres étalées dans le temps, et non celui d'une pérégrination continue, d'un voyage d'un seul tenant.

Dans votre premier haïbun, vous qualifiez le rocher « d'éternité figée dans l'herbe », pour ajouter que « son immobilité ne fait qu'un instant illusion » et qu'« il diffuse autour de lui d'étranges rumeurs. » Plus loin, vous parlez de « l'énergie sauvage » qui s'en dégage, ou annoncez encore qu'« au contact du granit, la réalité devient légende. » Je pense ici à Baudelaire évoquant les « forêts de symboles ». Peu à peu vos haïbun nous entraînent d'un monde visible, « la réalité la plus élémentaire, la plus brute », vers un monde invisible, plus réel peut-être encore. N'est-ce pas là le rôle de la poésie de laisser entrevoir d'autres dimensions, cachées en profondeur, dans ce silence qui, affirmez-vous, « ouvre une faille qui se dilate jusqu'à l'abîme » ?

Vous avez bien lu ces textes, le travail de la poésie, c'est exactement ça ! Ecrire des haïbun ou des haïkus peut prendre les accents d'une ascèse personnelle sur des recherches à propos des horizons du langage. Ce peut être aussi un travail sur la dynamique engendrée par la dialectique parole/silence qui fonde la matière poétique.

Votre 3^e haïbun nous entraîne dans *Le labyrinthe*. Il constitue un moment charnière, celui du passage du monde visible à celui de l'invisible, permettant de mieux retrouver finalement « la cohérence globale » de l'univers et de soi-même. Le labyrinthe nous renvoie donc à nous-mêmes ? Et le réseau d'indices semés sur notre chemin (« tout être humain est d'abord un chemin », soulignez-vous) à notre « enveloppe charnelle » ?



Le grand poète Matsuo Bashô (1644 – 1694) pensait que la nature entrait véritablement en lui lorsque lui-même s'oubliait, et que les mots lui venaient comme dictés par la nature : « La recherche de la vérité dans l'art poétique (fûga makoto) consiste donc à rejoindre le mouvement fondamental de la nature et de l'univers pour réaliser en soi la force créatrice de l'univers. ». Cette citation pourrait résumer aussi cette rencontre peu ordinaire avec le monde minéral.

Avec *L'axe du monde*, nous touchons une dimension quasi-divine, ou du moins sacrée, car chaque fissure du roc apparaît comme un passage vers l'au-delà. En même temps, ce passage nous ramène à nous-mêmes : « L'axe du monde, qui traverse les êtres et les choses, commence et finit en nous ». La pensée bouddhique exprime aussi cela, expliquant que le « moi » prend forme à travers la compréhension des relations qu'il entretient avec ce qui l'entoure, n'est-ce pas ?

Ces formes ramassées de l'expression poétique que sont haïku et haïbun évoquent intrinsèquement l'histoire sans cesse renouvelée de nos relations à la réalité où se côtoient sans cesse l'univers et l'intime.

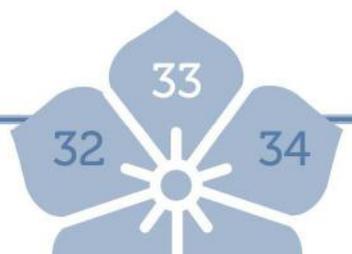
Et nous sommes donc, avec *Debout !*, cette pierre qui s'élève, libérés que nous sommes de la pesanteur. Est-ce bien cela que vous exprimez admirablement, dans le haïku qui suit, en particulier ?

*Jailli des profondeurs
un rocher
rêve en moi*

Quel que soit le sujet abordé, le texte palpite et n'existe qu'à l'unisson des grandes pulsions de l'univers, celle des saisons, des phases de la lune, des lentes métamorphoses minérales du cœur de la terre, de la mécanique des marées, des migrations des oiseaux...et peut-être aussi du voyage des âmes...

Si j'entends bien *L'immense clarté des choses*, l'artiste aurait parcouru ce chemin. C'est pourquoi sa main, son trait, seraient capables de nous restituer « l'intuition d'une vie antérieure » ?

Dans la démarche entreprise avec cette expérience, j'ai rencontré ce silence fécond des grands commencements qui suit le haïbun et s'enrichit des émotions à venir. Car la fin d'un haïbun est aussi le commencement de quelque chose d'autre qui a à voir avec le haïku.



Platon, dans *La République*, considère l'artiste comme un habile imitateur. Nous en sommes bien loin ici, non ?

Oui, nous en sommes bien loin ici, loin de tout Occident en tout cas. Haïbun et haïku, formes japonaises de l'expression poétique, deviennent désormais pour moi la manière dont nous évoquons l'histoire toujours renouvelée de notre perception de la réalité. Tout ce qui est instantané, provisoire, temporaire semble relever d'une valeur fondamentale aujourd'hui.

L'artiste, par son approche du monde, est capable « d'effleurer le sacré et de dialoguer avec l'invisible » : dessinant un rocher, il dessine, pensez-vous, « le support qui permet la communication avec l'au-delà ». Il est clair que le rôle de l'artiste ne consiste pas seulement à nous nourrir d'esthétique. Comment définiriez-vous ce rôle ?

Celui qui crée n'est qu'un traducteur de réalités qui le dépassent. En lui-même, il n'est rien. Il est en devenir jusqu'au moment où il révèle au grand jour une réalité invisible, et cette chose révélée le transforme, le fait se dépasser. C'est cette dialectique de la création, entre intensité et immédiateté, qui le fait exister vraiment.

Est-ce que le poète ne redessine pas lui aussi le monde par la pensée et les mots, en tentant de saisir son essence et de la restituer ? N'exprime-t-il pas l'invisible par « l'étude et le trait » de plume ?

Oui, exprimer l'invisible par « l'étude et le trait », c'est aussi considérer la subjectivité comme un vide nourricier. « L'homme accompli se sert de son esprit comme d'un miroir » recommande Tchouang-tseu le philosophe de l'antiquité chinoise. Car le miroir, quand il accueille, reçoit ce qui se présente sans cesser de reposer en lui-même. La forme accomplie de toute ascèse, de tout voyage, recommande-t-il, est de tout retrouver en soi.

Vous terminez, dans *A l'école du vide*, par cette réflexion « Dessiner libère l'âme intérieure du monde. À l'école du vide, l'artiste révèle le sens du rocher, et libère une parcelle d'infini ». N'est-ce pas ce vers quoi devrait tendre toute écriture, à commencer par son expression la plus simple et la plus dense, le haïku ?

Je citerai pour conclure cette phrase de Jean François Billeter dans une étude sur Tchouang-tseu : « La conscience doit savoir accepter par moments sa propre disparition pour laisser s'accomplir librement certaines transformations nécessaires et se retrouver ensuite plus libre d'agir de façon juste ».

Alain Kervern est né à Saïgon (Viêt Nam) le 14 janvier 1945. Diplômé de l'École nationale des langues orientales vivantes, et de l'université Paris VII, il revient définitivement en Bretagne en 1973, à Brest, où il enseigne le japonais.

Il a traduit plusieurs poètes des traditions classique et moderne du haïku.

L'ouvrage collectif intitulé *Tro Breizh, en notre faim, notre commencement* (Skol Vreizh, 2001) a reçu le *Ginyù Haiku Prize* en 2004.

Dans le souci de transmettre les valeurs pédagogiques attachées à l'apprentissage des techniques du haïku, il a traduit le manuel d'un instituteur japonais initiant les enfants à la pratique de ce genre poétique, dans une version en breton : *Koroll an haïku* (Skol Vreizh, 1999), et en français : *La ronde des haïku* (Ubapar éditions, 2004). Il organise des stages et des animations sur le haïku dans un esprit d'éducation populaire.

Dernières publications

Istor an haïku a vremañ / Histoire du haïku contemporain, Skol Vreizh, 2015

L'immense clarté des profondeurs, Ce qui reste, 2015

Haïkus des cinq saisons : variations japonaises sur le temps qui passe, Géorama 2014

Pourquoi les non-Japonais écrivent-ils des haïku ?, La Part commune, 2010

Ce grand vide lumineux, traduction d'un essai du peintre Yasse Tabuchi, La Part commune, 2006

Ce grand vent ira-t-il plus loin que le matin ?, La Part commune, 2006 - dessins d'Yves Plusquellec

L'archipel des monts d'Arrée, La Part commune, 2006 - photographies de Gabriel Quéré.



« Dans sa préface, Alain Kervern fait remarquer que le haïku, bien qu'ayant franchi les frontières, reste le plus souvent « enfermé dans une histoire qui s'arrête à la fin du XIX^e siècle ». Cependant, le Japon s'ouvrant sur le monde et la culture occidentale, d'importants bouleversements surviennent : « le haïku devenu forme poétique de plus en plus populaire, se fait caisse de résonance, sur le plan artistique de l'évolution de cette société ».

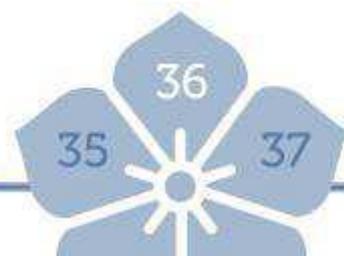
Ce livre nous fait donc découvrir l'histoire moderne du haïku, en harmonie avec les grands courants de pensée qui agitent le Japon contemporain. Voilà qui manquait sérieusement. »

D. D.

Extrait de la présentation publiée dans *La lettre de Ploc*; n°81, mars 2016.

Alain KERVERN : *Istor an haïku a vremañ / Histoire du haïku contemporain* – Ouvrage bilingue Français / Breton – Éditions Skhol Vreizh, 3^e tr. 2015.

L'écho de l'étroit chemin





« Accéder au banquet » : le haïbun lié

Par Rich Youmans, traduction de Daniel Py

« Dans son livre *The Colors of poetry* (*Les Couleurs de la poésie*), le grand poète japonais Ooka Makoto parle de comment les poètes et les autres artistes collaborent pour leurs œuvres, dans son pays – un procédé qu'il compare à assister à un « banquet ». Il dit que le courant principal de la poésie japonaise – incluant le renga et une de ses formes les plus populaires : le haïkai no renga (ou rendu) de 36 strophes – est basé sur ce principe. « Toutes ces œuvres poétiques », écrit-il, « sont élaborées, appréciées et évaluées non pas dans la chambre fermée de l'individu, mais dans le contexte d'un groupe. » Comme il ajoute ensuite, cette tension qu'expérimentent les artistes qui essaient d'équilibrer leurs besoins de solitude créatrice et de communauté, inspire leur art et procure son énergie déterminante.

Bien sûr, pendant des siècles, les Japonais ont apprécié les plaisirs communs du renga et du rendu. Durant les dernières décades, ces formes se sont répandues autour du monde, inspirant des dérivés (tels le « rengay », développé par le haïkiste américain Garry Gay) et invitant des artistes de nombreux pays à se joindre au « banquet ». Récemment, Margaret Chula et moi-même décidâmes de participer à ce festin également, bien qu'avec une invite légèrement différente : plutôt que de faire un renga ensemble, nous collaborons sur un haïbun lié.

Notre collaboration débuta en 1995, quand un des haïbuns de Margaret : « The stick that strikes » (« Le bâton qui frappe »), parut dans le numéro d'automne de « Frogpond ». Cette œuvre débuta avec un haïku du poète japonais Koyo, à partir duquel Margaret développa, en liaison, un passage en prose, conclu par un haïku. Comme elle l'écrivit dans une note d'accompagnement, « J'ai créé cette forme pour enseigner à des étudiants qui n'avaient jamais écrit de haïkus... En écrivant en prose, ils peuvent explorer leurs réactions plus profondément et confortablement que s'ils étaient forcés par la contrainte immédiate d'une nouvelle forme. » Souvent, ajoutait-elle, le haïku final arrivait comme une surprise. Il pouvait résumer la prose, répondre à une image de la prose (ou du haïku initial), ou s'en éloigner, comme dans un lien du renga. »

Dans ce même numéro – en fait, sur la page opposée – le poète américain Frank Finale et moi avons un haïbun à deux qui s'intitulait « Les Oies » (« The Geese »), dans lequel Frank avait écrit la prose, et moi un haïku initial. L'éditeur de « Frogpond » à l'époque, Kenneth Leibman, suggéra que peut-être notre collaboration pourrait s'appeler un « renbun », puisqu'elle combinait l'œuvre de deux



L'écho de l'étroit chemin

auteurs. Je pensais que ce n'était pas vraiment la variation d'un renga, cependant; aucun d'entre nous n'avait l'intention de continuer cette œuvre, et Frank n'avait pas prévu d'avoir sa prose liée à un haïku.

Mais l'idée soulevait des possibilités. Excité par la nouvelle forme de haïbun de Margaret, je pensais qu'il pourrait être intéressant de faire un haïbun lié prémédité. Comme dans le renga, les passages complémenteraient les précédents et les mèneraient aussi dans de nouvelles directions. Et quelle meilleure forme utiliser que celle de Margaret ?

Plutôt que de commencer avec le haïku d'un maître classique, cependant, je choisis le verset initial du haïbun tiré d'un des livres de Margaret : Grinding my ink (Broyant mon encre) :

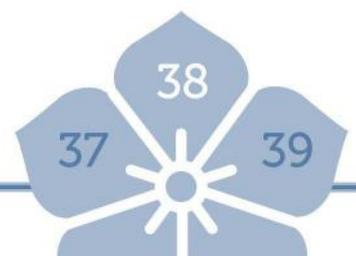
Regardant la mare aux poissons
se remplir d'ombres
... un train au loin

À partir de là, j'écrivis mon haïbun : un court passage en prose se terminant avec un haïku. Je l'envoyai à Margaret, qui prit mon haïku et l'utilisa comme point de départ pour sa propre prose et son haïku de conclusion. (...) Depuis ce temps, nous avons chacun élaboré quatre liaisons, et nous avons toutes les intentions de continuer. Cela a été, pour le moins, une expérience gratifiante et enrichissante.

Contrairement au renga, nous n'avons pas développé un jeu de règles pour cette forme. Nous n'avons pas spécifié de saisons pour des sections précises, par exemple, ni décidé que la lune doit apparaître dans le cinquième haïbun et qu'aux sixième et septième les passages devraient concerner l'amour. Comme Margaret me le fit remarquer, cela a été, et continue d'être une collaboration fluide, une de celles dans laquelle nous changeons et découvrons à propos de la forme avec chaque lien. Il y a cependant certaines lignes directrices qu'il est bon d'observer.

Le haïbun lié que Margaret et moi avons entrepris commence avec un haïku. Cela pourrait être un haïku écrit par un des acteurs, ou bien celui d'un maître classique japonais, ou par un poète de haïku contemporain apprécié. De fait, la seule personne qui ne peut pas apporter ce premier lien est celle qui fera le haïbun qui suivra (cela semblerait en effet mettre à bas toute l'idée collaboratrice !)

Ce premier passage en prose, bien sûr, n'aura sans aucun doute rien à voir avec la vision du poète premier – ce qui est dans l'ordre des choses. Le haïku conclusif également ne devrait pas évoquer les mêmes associations que le verset initial ; comme dans le renga, il est important de faire en sorte que les liens bougent dans des directions nouvelles. Et n'essayez pas de « guider » l'autre écrivain en écrivant un haïku qui va, selon vous, se rapporter à un sujet précis. Ecrivez le meilleur haïku possible pour votre section, et laissez l'autre poète décider de ce qu'il ou elle va en faire.



Une fois que le haïbun est envoyé à l'autre poète (il peut y avoir autant de participants que souhaité), ce haïku conclusif devient le nouveau point de départ – et le processus recommence. À part pour le premier et le dernier verset, le haïku d'un haïbun collaboratif jouera toujours un double rôle : Par exemple, dans mon extrait (d'accompagnement), mon haïku : « Train lointain / Où son bruit meurt, / une étoile », termine un soliloque à propos de rêves non exaucés, et commence une histoire concernant une « abeille pour la bonne orthographe », le mot clé étant « étoile ».

Quand ils font le lien, les poètes devraient aussi faire attention de ne pas tomber dans des routines prosaïques. À la différence du renga, où une abondance de haïkus similaires devient bientôt apparente, un haïbun lié peut facilement commencer à prendre des colorations semblables. Les histoires peuvent différer, mais soudain vous vous apercevez que les trois derniers passages traitent tous de la perte, par exemple, ou de souvenirs d'enfance. Certaines personnes peuvent décider qu'elles veulent s'orienter sur un thème bien précis, mais je crois que cela limitera les enchaînements, tout spécialement parce que notre affaire est le haïbun ; les poètes vont se trouver à court d'expériences dignes de la prose, plus facilement que de « moments-haïku ». Plus le thème sera spécifique, plus court sera le haïbun lié.

Ceci, bien sûr, pose la question : quelle longueur doit avoir un haïbun lié ? Ma réponse : je n'en ai pas la moindre idée ! Plus tôt, j'ai mentionné que Margaret et moi n'avions pas établi de règles comme pour le renga, pour le haïbun collaboratif. Cela ne signifie pas qu'on ne peut pas le faire, cependant. Des poètes, à l'avenir, pourront décider que leur haïbun lié aura une structure plus formelle : 20 liens, par exemple, avec la lune, les fleurs et l'amour mentionnés dans des passages spécifiques. Le temps nous le dira. Pour l'instant, tout ce que je peux dire, c'est que Margaret et moi prenons simplement part au banquet, nous inspirant l'un l'autre pour explorer de nouvelles pistes et faire de nouvelles découvertes. Et, jusqu'à maintenant, nous ne sommes pas encore rassasiés.

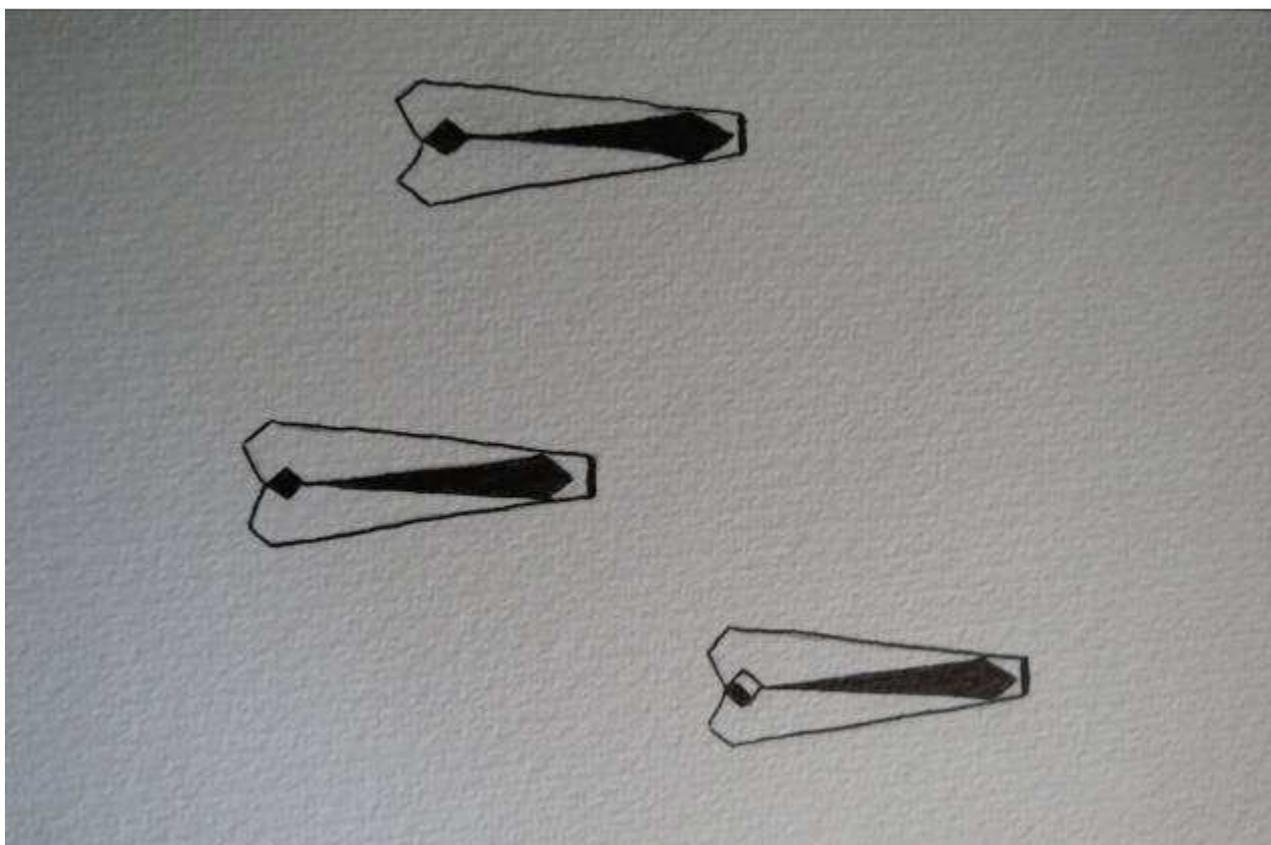
Rich YOUMANS, in « Albatross » (Roumanie) 1998-1999, pp. 127-131.

ooo

(Suivent les 3 premiers chaînons de leur haïbun lié...)

D. P.

L'écho de l'étroit chemin



Bonjour Messieurs, feutre, 2014



Le chemin semé d'embûches

Théâtre

De Dominique Chipot

Par Monique Leroux Serres

On trouve dans ce texte des dialogues, quelques passages de prose et beaucoup de haïkus. Peut-on le classer dans le genre du haïbun ? Quelles sont les limites du haïbun ?

Déjà, j'aurais bien osé (mais le temps, les circonstances...) présenter dans *l'Echo* un remarquable haïbun en prose sans haïkus : *Les Eaux étroites* de Julien Gracq; et puis un haïbun sans prose : *Haïkus de prison*, un récit en haïkus de Lutz Bassman, l'un des pseudonymes du grand écrivain Volodine (ce nom-même étant un pseudo).

Le chemin semé d'embûches est à la fois un livret pédagogique, un recueil de haïkus, une suite de farces, une chronique sociale, un morceau de nouveau théâtre avec des jeux sur les ressorts traditionnels du théâtre...

La pièce comporte trois actes:

Acte I

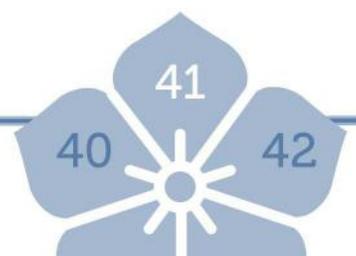
Une seule scène : on assiste à l'enregistrement d'une émission radio où le présentateur donne la parole au metteur en scène d'une nouvelle pièce, Michel, à l'un des acteurs, Paul, et à une spécialiste japonaise du haïku, Muraki.

Ici pas de didascalies; les précisions pour le décor, les gestes, la façon de dire sont données par un "Narrateur", présent normalement dans le récit romanesque.

D'emblée, comme le dit Paul (p.19), *Le chemin semé d'embûches* est une mise en abîme, ce fameux procédé du couvercle de la Vache qui rit, avec la vache qui porte des boucles d'oreille, qui sont elles-mêmes des boîtes de Vache qui rit, où une vache porte à son tour des boucles... et ainsi de suite, jusqu'à l'infini...

Dès la première scène, on a en effet le théâtre dans le théâtre : il est question d'une pièce qui va se jouer; on la présente dans une émission à la radio.

Cette longue scène d'interview est en même temps une caricature truculente mais aussi en filigrane une présentation sérieuse et approfondie du haïku.



L'écho de l'étroit chemin

Toutes les questions autour du haïku sont posées, l'air de rien : ses règles, son esprit... la traduction du haïku, sa lecture ou son interprétation...

Après en avoir présenté les règles principales, on aborde le problème, pour celui qui découvre le haïku japonais, de la traduction. Pour cela, mieux que tous les discours, on nous livre une liste impressionnante de traductions en français du plus fameux haïku de Bashô, dans un jeu théâtral de joute verbale, jusqu'à épuisement sous forme de crise, qui débouche sur un silence... en miroir du "ploc" de la grenouille de Bashô, qui rend plus sensible, après coup, le calme de l'étang.

Le passage très érudit, mais qui ne fatigue pas le néophyte, se poursuit par une présentation de Bashô, de sa vie, de son esprit, une page d'histoire littéraire distillée. Mais les invités à l'émission, amateurs de haïkus, dont on pourrait attendre un "zen attitude" se lancent ensuite dans des diatribes violentes qui s'exacerbent... Le premier, l'acteur, a tendance à expliciter le haïku en bla-bla, et l'autre, le metteur en scène, veut qu'on le vive... La Japonaise (de service) propose vainement l'apaisement.

Dans la seconde partie du premier acte, on passe à la foire aux questions des auditeurs où tout peut arriver (le meilleur comme le pire). Ici, après une certaine "Marie de Lourdes", intervient une collatérale fracassante du papy Mujo de Coluche dans le jeu du Schmilblic... que l'on pourrait trouver burlesque, si elle ne posait pas en fait les bonnes questions qui dérangent et font ravalier d'un coup au comédien sa superbe d'intellectuel quand elle dit à la fin : "Mais vous ne nous avez toujours pas dit ce que c'est un haïku ? "

Car elle a compris, cette Renée, que la poésie ne s'explique pas. Elle se vit.

Acte II

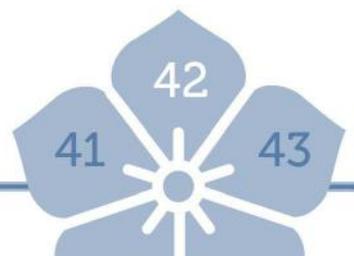
Un seule scène de lecture poétique de haïkus "Après Fukushima", tirés de la revue Ashibi.

Les haïkus sont lus par différentes voix, puis ils sont mélangés et repris... Ce procédé crée un univers délicat et donne l'impression, avec les échos, d'une chute de pétales qui se déposent les uns sur les autres.

Acte III

Scène 1

Après une page de prose très écrite du Narrateur, dans l'esprit haïku; ex : *"Et, avec une ouïe plus fine, vous auriez pu entendre chuter sur la scène un morceau d'ongle fraîchement rongé "* pour faire la transition, on aborde une scène burlesque de répétition de la pièce qui va se jouer. On y voit d'abord Paul en caricature du poète, en pleine "composition" avec sa bouteille de vin (référence à l'éloge de l'ivresse chez les poètes chinois, qui ont par la suite inspiré les poètes japonais ?) Puis après une scène de ménage sortie tout droit du théâtre de boulevard, on assiste à une lecture de haïkus (cette fois tous de l'auteur de la pièce), comme :



*Il neige
à l'angle de la lucarne
la buée*

*Sur la pelouse
une pomme de pin du pin
abattu l'an dernier*

*Ah, ces fraises parfumées
le long du jardin
clos de cannisses !*

La scène se termine par une cacophonie où tous les acteurs lisent les haïkus par fragments mélangés et inversés jusqu'à ce que le metteur en scène mette fin à la répétition par un coup de Gong (avec Majuscule! les abonnés à la revue apprécieront...)

Scène 2

Séance de concentration pour la troupe. Défoulement enfantin pendant l'absence du "maître". Quand le metteur en scène revient, il répond au téléphone, exposant ainsi toute sa vie sentimentale, tenant des propos horribles et amoraux, alors que les gens de sa troupe, figés sur une indication d'apnée, s'évanouissent les uns après les autres...

Après ce début de scène qui joue sur tous les éléments du comique : les coups, les chutes, l'aparté... on aborde des interrogations plus sérieuses sur la distance acteur/personnage, le problème de l'authenticité du poète.

Pour finir, on assiste à la diction d'une longue série de haïkus dans un ton plus intime, plus érotique...

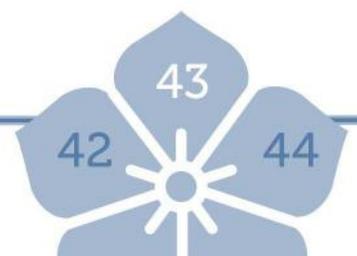
*chambre noire
je caresse son visage
dans le révélateur*

*jupe courte,
elle regarde
si je la regarde*

*effacé de l'i-phone
son numéro
me reste en mémoire*

Scène 3

Après le passage poétique qui précède, on retrouve un intermède : une scène de gags (ficelles du comique populaire et stéréotypes masculins).



L'écho de l'étroit chemin

Ensuite, jusqu'à la fin, on suit un dialogue très original entre le monologue de l'actrice Emma qui exprime ses difficultés de vie quotidienne, financières et sociales, coupé de haïkus qui, en échos, expriment en les distanciant, les propos de la jeune femme :

EMMA. *Cela ne peut pas continuer. La corde est trop tendue maintenant. Soit elle casse...*

matin de manif -
fouler à petits pas
les premiers pétales

EMMA. *... soit le nœud est trop solide.*

chambre funéraire
son ombre vit
ses derniers instants

puis plus loin :

EMMA. *Mieux vaut ne pas y penser. Et fuir. Se réfugier. Dans un monde de rêves... ou un monde de fêtes,...*

soir de carnaval
des confettis
jusque dans le lit

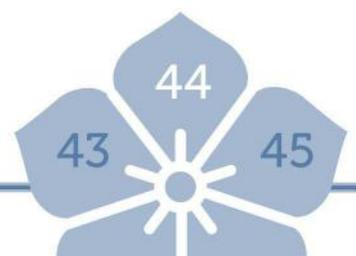
EMMA. *... ou se réfugier dans l'instant.*

si loin
le goéland
devient bleu

Ce dernier passage est une gageure très réussie.

Il met en scène l'esprit du haïku, sa place dans la vie de tous les jours, où il permet de trouver une distance, voire une joie dans les petits aléas ou les grandes tragédies de nos vies, en vivant plus intensément l'instant.

Pour conclure, on peut dire que *Le chemin semé d'embûches* présente un équilibre calculé entre moments burlesques et poésie. Des farces à la trame grossière – grosses ficelles – et des sketches de vie quotidienne préparent le spectateur à des moments plus "subtils": de poésie, de lecture de haïkus.



Cela m'a fait penser aux intermèdes de kyogen qui reposent les spectateurs de la tension dramatique entre les pièces de nô. Mais l'auteur nous a précisé qu'il n'avait pas cherché particulièrement à s'appuyer sur les genres japonais.

Ce texte peut aussi intéresser le lecteur comme recueil de haïkus, avec :

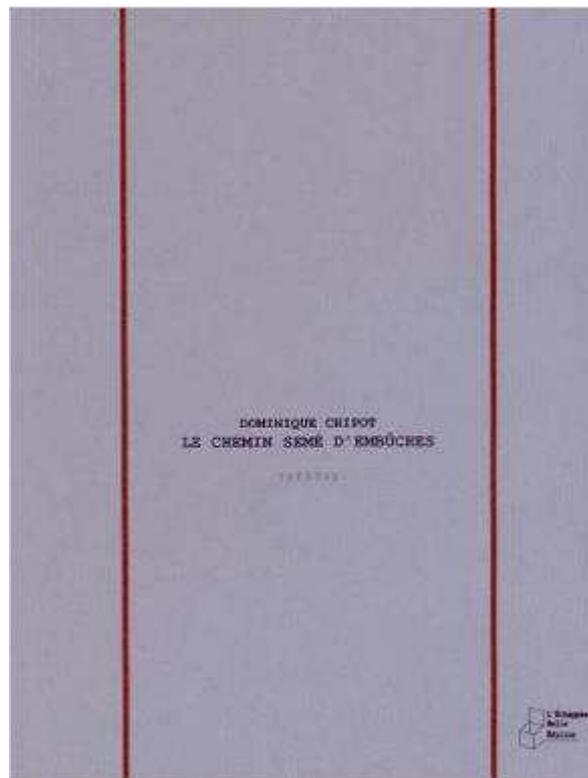
- un poème de Bashô (14 traductions différentes), un autre de Vocance, 7 de la revue Ashibi et, si j'ai bien compté, 70 haïkus de la plume de l'auteur.

Avec *Le Chemin semé d'embûches*, Dominique Chipot, discrètement, sans en avoir l'air, nous livre un énorme travail d'information et de réflexion sur le haïku, et un exercice aguerri d'écriture théâtrale.

Le haïku n'est pas seulement exposé dans un discours abstrait, mais "incarné", vécu par les acteurs, et par les spectateurs sûrement... Au-delà de son aspect pédagogique, cet ouvrage donne accès à l'expérience artistique, poétique...

Et puis le summum, qui permet selon moi de classer ce texte dans le genre haïbun, c'est le beau dialogue théâtre-poésie, la belle fugue monologue-haïkus de la fin.

M. L. S.



Le chemin semé d'embûches, théâtre, Dominique Chipot, L'Échappée Belle Édition, 2015. ISBN : ISBN 978-2-9194833-0-3

L'écho de l'étroit chemin

L'auteur, Dominique Chipot

<http://www.dominiquechipot.fr/>

Dernières publications

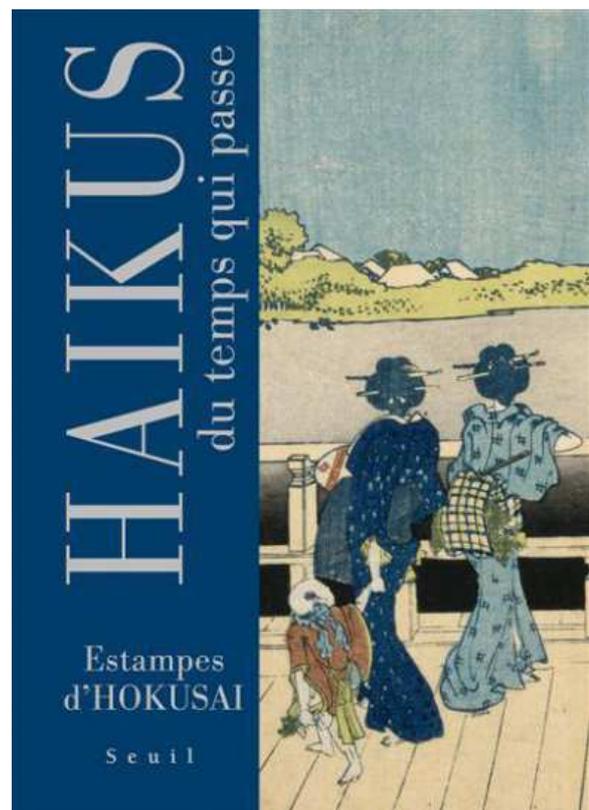
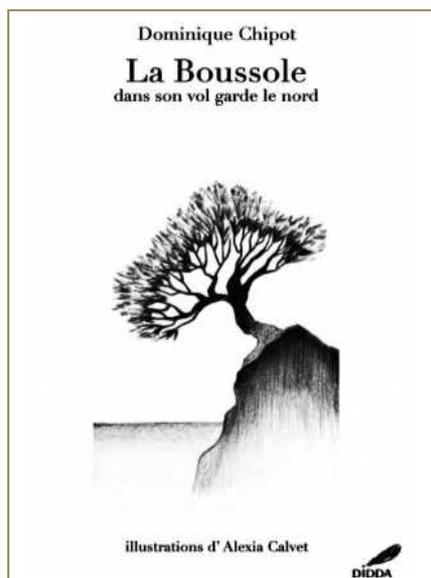
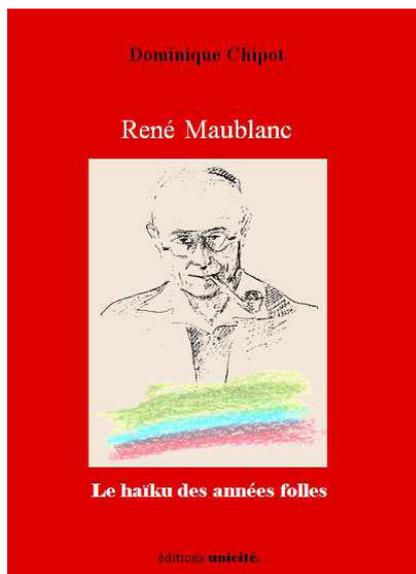
La boussole dans son vol garde le nord, Pippa, mars 2016

René Maublanc, Le haïku des années folles, essai, Unicité, mars 2016

Haïkus du temps qui passe, Estampes d'Hokusai et haïkus de Bashô, Traductions avec Makoto Kemmoku, Seuil, mars 2016.

Le chemin semé d'embûches, Théâtre, l'Échappée Belle Éditions, 2015

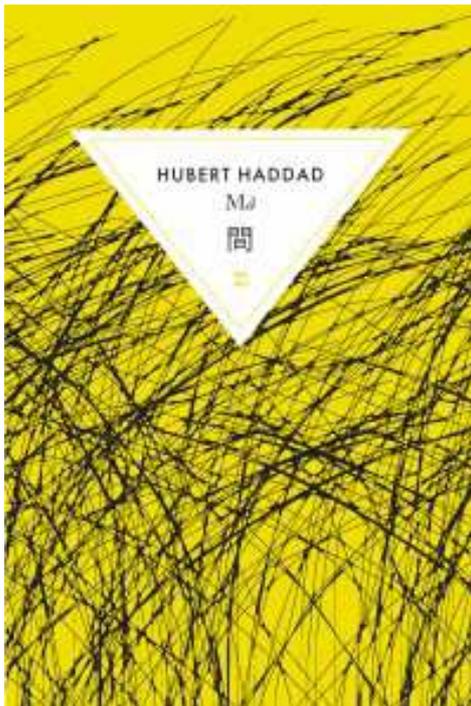
Bashô, Seigneur ermite – L'intégrale des haïkus, Traduction et adaptation avec Makoto Kemmoku, Points, 2014



Mã

Roman d' Hubert Haddad

Par Danièle Duteil



Éditions Zulma , septembre 2015.

ISBN : 9782843047244.

« La marche à pied mène au paradis ; il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir, mais il faut marcher longtemps. », lit-on en introduction au roman *Mã*, d'Hubert Haddad. L'auteur propose d'emblée une philosophie de vie ouverte à l'espace et au temps, tournée vers la nature, sur la sente initiée par d'autres. C'est Saori, universitaire passionnée par Santôka, qui éclaire le chemin du jeune Shôichi. La brève et tragique histoire d'amour, née « au cœur de Tokyo », entre cette femme d'âge mûr « d'une grâce ensorceleuse » et l'étudiant bredouillant, se double d'une autre rencontre, spirituelle et durable, avec le dernier grand haïjin. À partir du manuscrit perdu de Saori, consacré à Santôka, Shôichi publie plus tard un livre intitulé « Vivre avec Santôka ». Nous le retrouvons dans l'île de Shikoku, sur les traces du poète qui, profondément marqué par la mort violente de sa mère, marche « pour oublier une telle douleur » et ne plus ressasser.

*C'est ainsi, il pleut
je suis trempé
je marche*

Taneda Santôka

L'écho de l'étroit chemin

Quelle force pousse ainsi l'être humain à marcher, déterminé, certain que d'autres ont emprunté avant lui le même chemin ? Chemin d'errance, chemin de sagesse, chemin de vie, chemin de connaissance.... Poser ses pas dans les pas de ceux qui explorèrent le même sentier, à la recherche d'une vérité première, de l'origine... n'est-ce pas là le destin du poète ?

À maintes reprises, on se prend à confondre le héros Shōichi et Taneda Shōichi, alias Santōka, comme si le temps s'était aboli, comme si, empruntant la même sente, leurs destinées finissaient par se rejoindre, comme bien d'autres, et s'amalgamer pour devenir indissociables.

« Comme Matsuo Bashō allant dans la foulée de Saigyō, son aîné de six cents ans, Santōka s'était mis en route derrière ces figures illustres. À mon tour, en parfait inconnu inspiré par une déesse, je reconduis aujourd'hui d'un pas actuel la ronde des pèlerinages dans la merveille de l'instant, comme l'ombre d'une ombre d'une ombre... ».

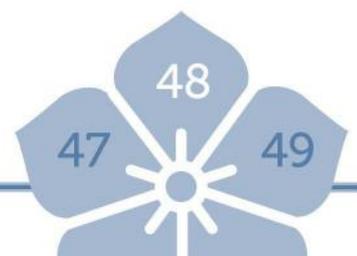
La solitude de l'homme est peuplée de ces ombres, « phénomène fabuleux de coprésence », strates successives tissant l'étoffe et la mémoire de l'humanité. À l'heure où sonne au loin la cloche du temple, Santōka ne surprend-t-il pas Bashō, « pérégrinant » à ses côtés, « sur les pas d'un maître d'antan » ?

Mais chaque vie s'agrége de même de toute rencontre fortuite, fût-elle le fait d'un infortuné égaré entre les voies d'un tramway.

« C'est ainsi : toute personne inconnue ouvre une demeure nouvelle. »

Ce nouveau roman initiatique d'Hubert Haddad n'est pas sans rappeler le précédent, *Le peintre d'éventail*, qui déploie pareillement sur chaque chemin de nouveaux chemins, à la croisée de deux mondes, mêlant Japon ancien et Japon d'aujourd'hui, et de destinées réunies par delà le temps et l'oubli. La nature y apparaît comme lieu de ressourcement, d'énergie essentielle, ce souffle vital, principe fondamental de l'univers, désigné par le terme *Mã*. La déambulation non seulement devient une poétique du lieu, de l'espace, du temps et de l'instant, mais révèle encore, par un mode de transposition liée à la pensée orientale, la totalité du cosmos dans la moindre de ses parcelles – que j'aime à voir symbolisée par l'île, cette matrice originelle, ce fragment de la création, à l'instar du petit poème nommé « haïku ».

D. D.





La vie de l'AFAH

Annonces

Rendez-vous

Avril, samedi 2 : Salon du Livre Lirenval de Chevreuse, sur le **Thème des jardins**. Hubert Haddad, auteur du roman d'initiation *Le Peintre d'éventail**, et du recueil poétique qui lui fait écho *Les Haïkus du peintre d'éventail* (Éditions Zulma, 2013), ainsi que de *Mã*, (Zulma, septembre 2015) présenté en page --- de ce journal, sera présent, ainsi que de nombreux autres auteur.es.

(*Présenté dans L'écho de l'étroit chemin n° 8, juin 2013).

À cette occasion, **l'AFAH tiendra un stand et organisera un kukaï à 13 h 30. Apporter 3 haïkus sur le thème des jardins.** Vous êtes tous et toutes bienvenu.es.

Programme complet du Salon sur : lirenval.com

Concours : Livre de haïbun *Ploc!* – 5^e Prix du livre de l'APH

Dans le cadre de son prix du livre, l'APH propose pour l'année 2016 un livre de haïbun d'un minimum de 70 pages sur un thème libre. Vous pouvez composer un seul ou plusieurs haïbun dès lors que l'ouvrage atteint ce minimum de 70 pages (format A5 en Times New Roman 12, interligne de 1,5 et marges uniformes de 2,5 cm - haut, bas, droite, gauche).

Le jury est composé de trois personnes : Danièle Duteil. Hélène Phung. Olivier Walter. A vos plumes !

Envoi jusqu'au 20 décembre 2016 à : promohaiku AT orange.fr

Attention, avant tout envoi prenez connaissance du règlement : <http://100pour100haiku.fr/concours.html>

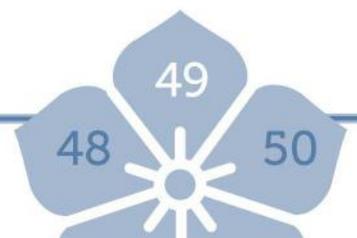
Juin, vendredi 24 – Colloque : « Le souffle du Japon sur nos écrits », à l'occasion des 10 ans des Éditions PIPPA. Présence de l'AFAH (haïbun, haïku : communications et atelier haïbun)

24-26 juin : Salon des Éditeurs indépendants du Quartier Latin, Lycée Henri IV.

AFAH 2017

Au 1^{er} trimestre 2017, mon 2^e mandat de présidente de l'AFAH prendra fin. N'ayant pas l'intention de poursuivre, je souhaiterais que des **adhérent.es** fassent connaître au Bureau, le plus tôt possible, **leur possible candidature.** Merci à toutes et tous d'y réfléchir dès maintenant. Envoyer CV et projet à echo.afah@yahoo.fr.

D. D.



Nos adhérent.es ont du talent

Exposition

5 mars-30 avril 2016

Exposition Chalignographies et autres œuvres félines

Joëlle Ginoux-Duvivier

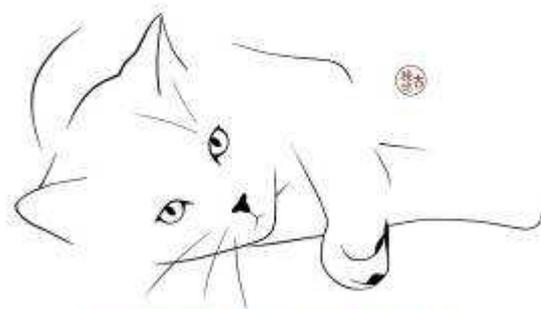
Maison des artistes et du patrimoine, 2 rue Basse de la Vallée, à Beaumont s/Oise

Ouverture : Les mercredis de 15 h à 17 h / les samedis, de 10 h à 17 h.

Exposition
du 5 mars au 30 avril 2016

*Chalignographies
et autres œuvres félines*

Joëlle Ginoux-Duvivier

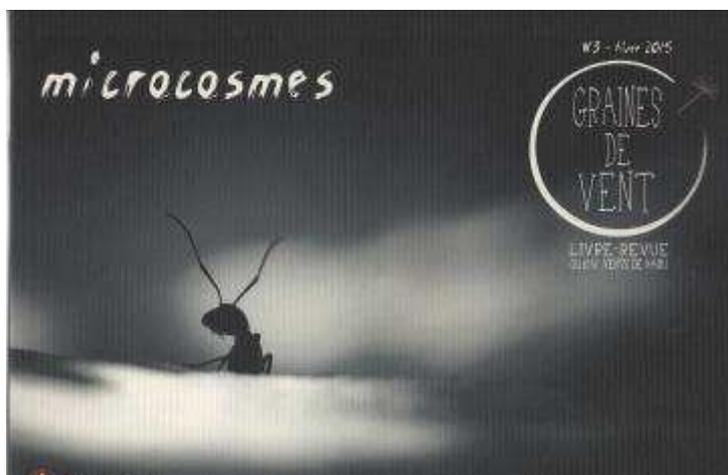


Maison des Artistes et du Patrimoine
2, rue Basse de la Vallée - Beaumont

ouverture : les mercredis de 15 à 17 h
et samedis de 10 à 17 heures

tel : 06 78 00 08 82 - www.atoutchats.net

Publications



Graines de vent, n° 3 :
microcosmes ; Livre-revue
du collectif « Vent de
haïku ». Direction : **Hélène
Phung**. Photos : Gil Gautier.
Philosphère, hiver 2015.

Microcosmes met ici à l'honneur 17 haïjins qui captent l'essence du monde à travers l'infime, de sorte que « Ciel et Terre se rejoignent par le biais de l'Homme, conscience de l'univers ».

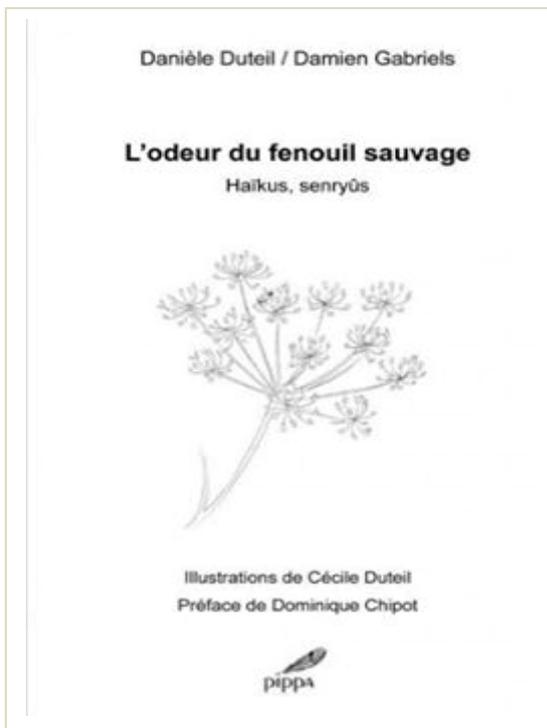
Dans cette aventure poétique, chaque plume décline d'abord en prose sa propre perception de l'infiniment petit, fragment concentrant en un point l'infiniment grand : ce en quoi excelle aussi le haïku. Les textes sont servis par de superbes photos et illustrations.

*entre ombre et lumière
le silence de la sieste
juste ce lézard*
(Stéphane Berdah)

*poussés par le vent
un à un les grains de sable
poussent le désert*
(Hélène Phung)

D. D.

L'odeur du fenouil sauvage : Damien Gabriels et Danièle Duteil



Imaginez que vous vouliez façonner un collier de perles colorées. Vous les choisiriez selon leur forme, leur texture ou leur nuance et les assembleriez dans un ensemble harmonieux. Ainsi, Danièle Duteil et Damien Gabriels ont compilé leurs haïkus dans une composition où la sagacité de l'une répond à la délicatesse de l'autre. Ou inversement.

*ocres du soir
le soleil offre à la lune
le ciel en partage*

*Vendredi saint –
le tour du jardin à genoux
pour tailler les bordures*

Extrait de la préface de Dominique Chipot

Illustrations : Cécile Duteil. ISBN : 978-2-916506-78-4. Éditions Pippa, mars 2016 ; 14 €.



Oiseau paperoll, papier

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____

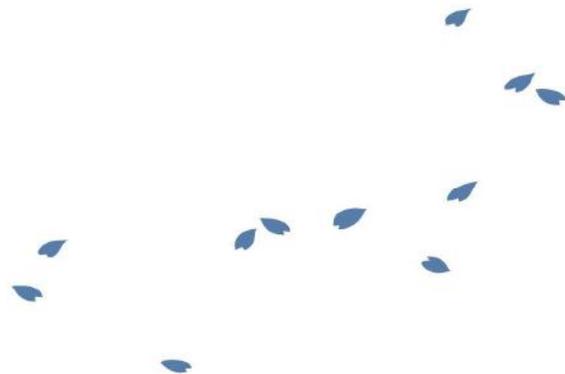
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISSHEIM – France

Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du **site AFAH** : www.letroitchemin.wifeo.com



Copyrights des visuels :



Brigitte Briatte, aquarelles, graphismes, techniques diverses : Pp. 6 / 8 / 12 / 14 / 20 / 26 / 28 / 40 / 52.

Patrick Fetu : P. 22.

Danièle Duteil, photos : Pp. 1 / 2 / 4 / 16 / 30 / 36

Responsable de publication : Danièle Duteil

Choix des visuels : Danièle Duteil

Mise en page : Michel Duteil, Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

